

Études littéraires africaines

EUZENOT-LE MOIGNE (SONIA), *SONY LABOU TANSI. LA SUBJECTIVATION DU LECTEUR DANS L'OEUVRE ROMANESQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTÉRAIRES, 2010, 391 P. – ISBN 978-2-296-12061-7



Suzanne Nzouzi

Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018757ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018757ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nzouzi, S. (2011). Compte rendu de [EUZENOT-LE MOIGNE (SONIA), *SONY LABOU TANSI. LA SUBJECTIVATION DU LECTEUR DANS L'OEUVRE ROMANESQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTÉRAIRES, 2010, 391 P. – ISBN 978-2-296-12061-7]. *Études littéraires africaines*, (31), 96–98.
<https://doi.org/10.7202/1018757ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

quelque orphelin. On ajoutera que le choix du *Paysan noir* comme objet révèle une sensibilité à la fois moderniste et progressiste, mais bien sûr non révolutionnaire, qu'il faudra un jour resituer avec précision dans l'éventail des idéologies de l'entre-deux-guerres.

J. Riesz centre son commentaire sur l'aspect politique et idéologique colonial. Il met bien en évidence à quelle famille d'administrateurs « africanistes » appartient Delavignette et se demande en particulier si la sorte de prophétie énoncée par l'auteur en 1946, selon laquelle des auteurs africains viendraient prendre en quelque sorte son relais, s'est réalisée ou non. La réponse est de toute évidence positive, et les deux œuvres africaines qu'évoque à cet égard J. Riesz : *Ô pays mon beau peuple* d'Ousmane Sembène (1957) et *Jusqu'au seuil de l'irréel* d'Amadou Koné (1976) montrent qu'il y a bien continuité, comme c'est d'ailleurs assez logique, du moment que le genre littéraire, la langue, le référent socio-historique et même, jusqu'à un certain point, l'orientation idéologique, sont communes. J. Riesz insiste ensuite davantage sur la différence, et même la rupture, entre l'écriture coloniale et l'écriture africaine, qui ne sont pas moins réelles : « Nous sommes [dans ces deux romans] à l'opposé de l'action du roman de Delavignette : c'est de la société elle-même que viennent l'initiative de la modernisation du travail des paysans et le désir de concilier l'héritage africain avec les innovations venues d'ailleurs » (p. 208). Le critère décisif est donc bien l'indépendance de l'État-nation qui héritera ensuite d'un morceau de l'ex-Union française mais pourra se revendiquer d'une autochtonie. Delavignette, dans sa préface de 1946, représentait déjà les « Noirs » comme « possesseurs légitimes de leur sol » (p. 11) ; mais, en publiant une « édition nouvelle » de son roman de 1931, il met néanmoins encore en exergue cette sorte de chevalier servant qu'a été pour lui l'administrateur territorial. C'est parce qu'il mise à ce moment sur une formule d'association : il voit en effet les Noirs comme « capables de fonder avec d'autres hommes et notamment avec nous, Français d'Europe, une communauté nationale » (*id.*). Ce qui, pendant une dizaine, peut-être une douzaine d'années, va rester un possible de l'Histoire, ne se réalisera pas en Afrique, et un tel roman, déjà en grande partie désuet en 1946, fait désormais partie, de ce point de vue au moins, du musée des « inventions » du continent. Sa réédition est à cet égard entièrement justifiée, et sa lecture vaut le détour.

■ Pierre HALEN

EUZENOT-LE MOIGNE (SONIA), *SONY LABOU TANSI. LA SUBJECTIVATION DU LECTEUR DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. APPROCHES LITTÉRAIRES, 2010, 391 P. – ISBN 978-2-296-12061-7.

Cet ouvrage, qui reprend la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 2007, se propose de nous montrer en trois parties que la lecture de l'œuvre romanesque de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, composée

de six romans, n'est pas chose aisée. Les sujets abordés étant violents et difficiles, l'écrivain choisit la voie de la difficulté pour se faire entendre et, au mieux, se faire comprendre. Ses romans n'ont, par ailleurs, pas un statut stable, mais se basent sur des récits où se mêlent la fable, l'épopée, les mémoires, la biographie ou même l'autobiographie, la chronique et le vaudeville. D'ailleurs, l'écrivain lui-même refusait de classer son œuvre sous le nom de « roman ». Dans une première partie, l'auteur compare Sony Labou Tansi à un narrateur-conteur jamais clairement identifiable, à la fois capable d'évoquer, de suggérer et de dire, et conduisant le lecteur à travers les ambiguïtés du texte, au sein duquel viennent s'entremêler réalité et fiction, tradition et modernité. On y trouve en abondance, d'une part, les repères chronologiques et spatiaux qui créent des ruptures dans la lecture, et, d'autre part, des personnages souvent presque homonymes d'un roman à l'autre, affublés de tics et de travers au point de paraître invraisemblables. De ce fait, l'œuvre romanesque sonyenne est diffractée et échappe à l'interprétation malgré une constance dans la thématique, à savoir : l'autorité politique, les opposants et leur figure emblématique, et la figure de la femme. Désorienté, le lecteur hésite à délimiter la part du rêve et celle du fabuleux dans ces récits qui sont comparés à des labyrinthes, où un mot en cache un autre et où un système de double lecture s'impose.

Dans une deuxième partie, l'auteur invite le lecteur à être vigilant et méfiant à l'égard du langage sonyen et elle propose plusieurs modalités de lecture pour tenter de dépasser cet inconfort. Parmi ces modalités, elle recommande des va-et-vient allant au-delà de la lecture immédiate pour décomplexifier le texte, ainsi qu'une mise en pièces permettant d'éclairer les emboîtements dans le récit et d'effectuer des lectures différentes. Lire devient un parcours narratif, le narrateur-conteur impulsant une véritable dynamique de l'instabilité, avec un vocabulaire et une syntaxe tirés de l'oralité, et créant des répétitions et des refrains qui créent des échos et provoquent des ruptures narratives. La complexité se retrouve donc également dans le langage, sans cesse en construction et en déconstruction, à la fois masqué, polyphonique et fécond.

Dans la troisième et dernière partie, l'auteur analyse, dans divers extraits romanesques, la créativité langagière de Sony Labou Tansi, pour qui les mots avaient un pouvoir indéniable, notamment celui de nommer et de dénoncer ; elle analyse aussi la duplicité du langage, remettant en cause ce qui semble évident à première vue. Donnant corps aux mots dans ses récits théâtralisés, Sony les rend dynamiques, et invite le lecteur à toujours les lire au-delà de leur sens premier. Leur forte sonorité permet d'apercevoir, même dans les romans, la présence de l'homme de théâtre et du poète. Cette écriture de la subversion, de l'outrance, de la démesure, de la folie et du carnavalesque renvoie le lecteur à lui-même, à sa propre humanité, et l'accule à se remettre sans cesse en cause. Lire Sony engendre un questionnement sur soi et sur nos sociétés.

Malgré quelques maladresses liées à un excès de citations, créant parfois des confusions et des ruptures dans la lecture et la compréhension, ainsi qu'à un usage parfois irrégulier de la ponctuation, cet ouvrage éclaire les différentes modalités de lecture de l'œuvre romanesque sonyenne, ainsi que les interactions qui s'y opèrent.

■ Suzanne NZOUZI

FIELD (ROGER), *ALEX LA GUMA. A LITERARY AND POLITICAL BIOGRAPHY*. WOODBRIDGE : JAMES CURREY, 2010, XIII-258 P. – ISBN 978-1-84701-017-9.

La biographie d'Alex La Guma que donne Roger Field est un travail de recherche approfondi qui rend justice, par sa portée et par la richesse de sa documentation, à celui qui fut reconnu comme un écrivain prometteur dès la parution de son premier roman, *A Walk in the Night*, en 1962 et qui fut aussi une figure importante de la lutte contre l'*apartheid*. Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, Roger Field retrace avec minutie la vie de l'auteur en Afrique du Sud, plus précisément au Cap, et en exil, en Angleterre et ensuite à Cuba où il fut représentant officiel de l'ANC ; il analyse en outre comment les pratiques politiques, littéraires et iconographiques de La Guma se sont réciproquement influencées et ont évolué.

Le travail fouillé et minutieux de Roger Field s'appuie sur un très riche corpus qui inclut les nombreux écrits publiés de La Guma, ses nouvelles, ses cinq romans, ses dessins, ses nombreux articles et conférences, ses interviews, ainsi que les biographies, ouvrages critiques et articles consacrés à l'auteur, et les archives officielles. L'originalité de cette biographie réside aussi dans le fait que l'auteur a pu utiliser le témoignage et les archives personnelles de Blanche La Guma, sa veuve.

Afin de cerner au plus près la personnalité de son sujet, et d'aller au-delà de la figure publique que la postérité a eu tendance à transformer en icône politique de la lutte de libération, Roger Field s'est attaché à expliciter, grâce à quelques notions empruntées à la psychanalyse, à l'histoire culturelle et à l'analyse textuelle, les rares textes autobiographiques de l'auteur ainsi que les traces autobiographiques qui émaillent les fictions et écrits politiques de La Guma. La pluralité de ses grilles de lecture lui permet de rendre compte des aspects contradictoires ou ambigus de sa personnalité, notamment son attachement à l'identité métisse et sa fidélité indéfectible au marxisme-léninisme et à l'Union Soviétique. Ces deux thèmes principaux, qui traversent la biographie, sont largement exploités en étant mis en relation avec des contextes qui vont en s'élargissant : l'héritage militant et idéologique de son père, Jimmy La Guma – syndicaliste et membre du parti communiste sud-africain –, le régime de l'*apartheid*, la guerre froide, la lutte contre le colonialisme et l'impérialisme. Roger Field analyse avec minutie la manière dont l'auteur composa avec ces déterminations ; il examine en outre le prix qu'il dut payer pour son